

REJAILLIR

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bannon, Judith, 1974- , auteur

Rejaillir / Judith Bannon

La trilogie des sœurs Reed

ISBN 978-2-89783-010-6

I. Titre.

PS8603.A627R44 2018 C843'.6 C2018-940252-0

PS9603.A627R44 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Judith Bannon et Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

JUDITH BANNON

REJAILLIR

La trilogie des sœurs Reed



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Revenir – La trilogie des sœurs Reed, roman, 2017

Ressentir – La trilogie des sœurs Reed, roman, 2018

liaison.com, roman, 2016

#attraction, roman, 2016

@seduction, roman, 2017

Les 7 secrets de mon ex, roman, 2015

7 secrets plus intimes, roman, 2015

7 secrets à faire frissonner, roman, 2016

*Mettre un genou par terre. Reculer d'un pas. Afficher sa vulnérabilité.
Ce ne sont pas des faiblesses.
Ce sont les forces des gens puissants.
Qui savent se replier un instant pour revenir beaucoup plus forts.
Pour rejaillir.*

Pour toi, Marie-Laurence

Lundi 20 août - 16:00

— Tu pars pour une semaine dans la ville de l'amour et tu n'as qu'une valise ?

Ma sœur Zara regarde mon seul bagage d'un air suspect.

— Je n'en ai pas besoin de plus, lancé-je nonchalamment.

— Tu vas certainement vouloir sortir tous les soirs après avoir passé de longues journées pénibles à écouter des conférenciers ! prédit Kaciane.

— Rectification ! s'oppose notre cadette aux cheveux roux. Après avoir passé de longues journées à scruter les beaux médecins présents dans la salle en vue de t'amuser le soir venu !

— Justement ! Je n'ai pas l'intention de porter beaucoup de vêtements en soirée !

— Rassure-moi, Maé ! Tu te rends à cette conférence à Paris pour son contenu, n'est-ce pas ?

— Aussi ! avoué-je en soulevant les épaules, amusée.

Aucunement surprises, mes sœurs sourient.

— Mais le contenant sera intéressant.

Je vérifie que toutes les fermetures éclair de ma valise sont bien closes.

— Le sujet de la conférence m'intéresse sincèrement puisqu'il sera question de la pilule du désir sexuel pour les femmes, que plusieurs compagnies pharmaceutiques développent actuellement. Puisque ma boîte a décidé de retravailler sa version

en comprimé de la libido féminine, j'ai été nommée comme espionne pour évaluer l'évolution du produit chez les concurrents. Donc, le jour, je serai concentrée sur les propos dictés par les beaux chercheurs et médecins spécialisés dans les liens étroits entre le domaine pharmaceutique et la sexualité féminine, mais le soir...

Je laisse volontairement ma phrase en suspens.

— Je suis heureuse que Danick ne participe pas à ce genre de congrès, avoue Zara.

— Même s'il y allait, je ne m'inquiétera pas aucunement de sa fidélité ! la rassuré-je.

— Moi non plus, admet la belle rousse en affichant un sourire comblé.

— Il travaille présentement ? vérifie notre aînée.

— Oui, il est de garde à l'urgence.

— Vous savez que vous n'aviez pas à vous déplacer pour venir me voir partir vers l'aéroport ?

— C'est la première fois que tu voyages outre-mer pour le boulot. On ne voulait pas manquer ton départ.

Je jette un œil vers la maison. Je ressens de la nostalgie à la pensée que mes parents auraient été excités par ma participation à ce congrès réservé à l'élite du domaine pharmaceutique et médical.

— Ils n'auraient pas voulu manquer ton départ, eux non plus, devine Kaciane.

— Ils seraient allés te conduire à l'aéroport, renchérit Zara d'un ton convaincu.

Mais ils ne peuvent pas. Pas dans la condition où ils sont.

Décédés.

D'une mort planifiée sournoisement. Dont la cause et les auteurs ont heureusement été découverts un an après leur départ brutal.

— On peut t'y conduire, si tu veux ! propose Zara.

Je la fixe trois secondes. Ses lèvres serrées me prouvent que le ton faussement enjoué qu'elle a utilisé visait clairement à chasser la mélancolie qui nous enveloppait.

— Non, ça va aller, les mères poules ! Je peux me rendre à Dorval par moi-même. Que vous soyez ici pour me saluer est déjà assez infantilisant !

— Nous n'avions rien de mieux à faire en ce beau lundi après-midi ensoleillé, ment la brune de notre trio.

Je prends la poignée de ma valise. Kaciane se penche instantanément et soulève mon bagage pour m'aider à le mettre dans mon Jeep Wrangler blanc. Le bruit de la porte arrière qui se referme est couvert par une voix forte.

— Hé, beauté !

Nous regardons toutes les trois Vincent, qui a prononcé ces paroles. Accompagné de son frère Simon, qui est tout aussi grand que lui, il vise Kaciane du regard. D'un air faussement nonchalant – il est toujours aux aguets –, celui qui détient une firme de sécurité privée longe le côté de la résidence qui fut notre maison familiale pendant des années. Et dont je suis l'unique propriétaire depuis le décès de mes parents.

— Il faudrait que tu sois plus précis, Vince ! Les trois sœurs se sont senties interpellées à l'utilisation du terme « beauté », le nargue son frère dont les cheveux bruns, drus sur le dessus de la tête, sont rasés sur les côtés.

L'enquêteur avance et jette un œil vers la rue de l'Église, qui fait face à la résidence, avant de s'immobiliser près de nous.

— C'est parce qu'elles sont toutes belles. Mais la mienne rayonne encore plus.

— La tienne? dis-je en alternant mon regard entre Kaciane et lui.

Les sourcils relevés, je suis sceptique que ma sœur apprécie l'utilisation de ce pronom possessif. Vincent toise sa blonde.

— En amour, je suis sienne, abonde notre aînée.

— Pas sûre d'être prête à ce genre d'engagement, grimacé-je.

— Pas sûre? relève Zara d'un air amusé.

— Toutes les personnes présentes sont pourtant sûres que tu ne l'es pas, confirme Kaciane.

— Il manque Danick! Il pourrait croire que...

Je m'interromps lorsque mon cellulaire résonne de l'habitacle de mon véhicule. Je me dirige rapidement vers l'avant. Simon et Vincent font un pas de côté pour me laisser passer. Après avoir ouvert la portière avec empressement, j'agrippe mon sac dans lequel je fouille brusquement pour y dénicher la source sonore. Impatiente, je le retourne à l'envers et trouve l'objet convoité. Le nom du *chum* de ma cadette y figure. Je fais glisser mon doigt pour accepter son appel FaceTime.

— Tu m'espionnes ou quoi?

— Quelle salutation douce et adorable! chuchote Simon derrière moi.

Je me tourne et le fusille du regard. Il me sourit, satisfait.

— Bonjour, chère belle-sœur, annonce Danick d'un ton amical.

— On parlait justement de toi! crie Zara.

— Est-ce la voix de la femme la plus merveilleuse du monde que j'ai le plaisir d'entendre?

— Tu devras t’obstiner avec Vincent sur ce point, car il croit, lui aussi, sortir avec la femme la plus merveilleuse de la galaxie, relaté-je en roulant les yeux.

— Il a dit que j’étais la plus rayonnante, rectifie la grande brune.

— Donc, je peux garder mon titre de femme la plus merveilleuse ! s’exclame la rousse.

— Et moi, je m’autoproclame quoi puisque je n’ai pas de *chum* pour me vanter ? La plus belle ? proposé-je d’un ton las.

— Peut-être pas la plus belle de la galaxie, car il y a quand même des femmes que nous n’avons jamais rencontrées, me nargue Vincent. Mais je dois admettre que tu pourrais peut-être faire partie du top 10 des plus belles femmes de Saint-Étienne-de-Beauharnois.

— Il y a combien de personnes qui vivent ici ? demande Simon.

— Un peu moins de mille, répond son frère.

— Le top 20 t’est peut-être accessible ! spéculé le grand brun, narquois.

— Tandis que tu ne peux même pas rêver au top 100 de notre village ! lui répliqué-je.

— Je ne vis pas ici, je ne pourrais donc pas participer, rejette-t-il d’un air indifférent.

Je reporte mes yeux sur le médecin.

— C’est gentil de m’appeler pour me souhaiter un beau voyage.

— En vérité, je voulais t’assigner un rendez-vous médical.

— Je n’en ai pas besoin !

— J’aimerais que tu passes une batterie de tests à ton retour.

— Mon cœur va très bien, deviné-je. Je prends mon médicament tous les jours et je n'ai pas eu d'arythmie depuis... longtemps.

— Depuis un précédent vol en avion, entre autres, spécifique Zara.

— C'était mineur. Et j'ai changé ma médication depuis cet incident, vous le savez bien !

À seize ans, j'avais fait un voyage scolaire dans l'Ouest canadien durant lequel la seule attraction que j'avais pu visiter avait été l'hôpital général de Vancouver. Pendant que mes camarades déambulaient dans les Rocheuses, j'étais sous surveillance médicale à la suite de palpitations qui m'avaient fait perdre conscience dans l'avion, conséquence de ma tachycardie paroxystique ventriculaire, une condition qui fait battre mon cœur trop rapidement de façon imprévisible et soutenue. La pression dans l'avion avait créé une mauvaise combinaison avec le médicament que je prenais à l'époque et qui n'avait pas été, selon toute vraisemblance, testé dans ces circonstances. Ma mère était venue me rejoindre pour me surveiller de près. Elle avait ensuite fait le trajet du retour en train avec moi, malgré la déclaration du médecin qui lui avait assuré que le médicament que je prenais n'aurait aucune interférence avec le changement de pression à des milliers de mètres dans le ciel.

— L'avion pourrait peut-être te causer des problèmes, s'inquiète Zara, qui s'approche pour vérifier son hypothèse d'un contact visuel avec son amoureux.

— Ses battements cardiaques devraient être stables si elle prend son médicament de façon quotidienne.

— Donc, je n'ai pas besoin de rendez-vous, cher docteur !

— De toute façon, tu passeras quand tu veux à la clinique. J'ai averti l'infirmière que tu irais la voir la semaine prochaine.

— Quelle clinique ?

— Celle du dépistage des infections transmises sexuellement.

Tout le monde pouffe de rire.

— Ne t'inquiète pas, je me protège toujours!

— J'aurais préféré t'entendre répliquer que tu ne coucheras pas avec la moitié des Parisiens que tu croiseras! relate l'aînée de la famille en roulant les yeux.

— Pas de danger du côté parisien! Leur accent ne me séduit pas du tout!

— Ils ne sont pas obligés de parler.

Je pointe Kaciane du doigt pour approuver son point de vue.

— Alors, bon voyage, Maé! lance Danick. Si tu ressens un malaise après ton vol, n'hésite pas à m'appeler. Je ferai tout mon possible pour te mettre rapidement en communication avec un cardiologue en France.

— Il y aura assez de médecins autour d'elle pour bien s'occuper de son cœur, relate la rouquine.

— Ou pour le détruire, avance Vincent.

— Indestructible, réfuté-je.

— Inaccessible! rectifie Simon.

— Insinues-tu que je suis une sans-cœur?

— Bien sûr que non. Je n'oserais pas. Juste qu'il est bien verrouillé.

— Tu fais quoi, toi, ici déjà?

— J'accompagne Vincent qui est venu te saluer. Et je dois justement parler à Danick.

Les deux frères échangent un bref regard entendu. Une attitude qui me laisse croire que la raison de cette conversation nécessaire entre l'enquêteur et le médecin concerne un de leur dossier professionnel commun.

Je salue Danick, puis dépose fortement mon téléphone dans la main de Simon, qui me fixe d'un air amusé avant de s'éloigner de quelques pas.

Le silence m'entoure.

— Je ne veux pas que vous restiez ici à me regarder partir. C'est pathétique!

Zara s'avance.

— As-tu ton passeport?

— Oui, maman, je l'ai!

— Sans blague, en es-tu certaine?

— Oui! soupiré-je. Je l'ai mis... – j'hésite – dans mon sac.

Simon me remet mon cellulaire à ce moment. Je dépose l'appareil dans mon sac à main par la portière demeurée ouverte. Je cherche frénétiquement mon document officiel pour voyager.

— Il est probablement dans la valise, supposé-je.

Vincent marche vers l'arrière du véhicule. Il ouvre la porte pour accéder à mon bagage. Je l'observe vérifier les pochettes. Rien.

— Es-tu certaine de l'avoir pris?

— Oui! déclaré-je d'un ton sec.

— Je vais aller vérifier dans ta chambre, m'informe doucement Zara. Tu le laisses dans ta table de chevet d'habitude?

Concentrée, je confirme vaguement d'un mouvement de tête.

— Je vais aller faire une tournée dans la maison. Tu as pu le laisser traîner ailleurs après l'avoir sorti, spéculé Kaciane.

Pendant que mes deux sœurs marchent vers la résidence, Vincent sort la valise de l'arrière du Jeep.

— Je peux la fouiller plus à fond?

J'accepte d'un hochement de tête.

— J'étais certaine de l'avoir mis dans mon sac, pensé-je à voix haute.

Simon analyse la situation, la main posée sur la poignée de la portière ouverte. Je penche le haut de mon corps dans l'habitacle pour inspecter de nouveau mon sac posé sur le siège du conducteur. Je m'impatiente royalement lorsqu'une voix, très près de mon oreille, murmure :

— Je crois qu'il est là.

Instinctivement, je me redresse.

Les mains de Simon se posent brièvement dans le bas de mon dos. À l'orée de mes fesses. Une seconde seulement.

Je me tourne pour lui faire face.

— Tu ne crois pas que le moment est mal choisi pour me pogner le cul?

— J'observais par-dessus ton épaule quand tu as reculé comme une souris stressée. Mon réflexe a été de te retenir pour éviter une collision!

— Et tes mains ont eu le réflexe de se poser sur mon cul?

— Tes fesses ne sont pas si hautes! défend-il calmement.

— Avez-vous le passeport? demande Vincent, blasé devant un autre de nos litiges.

— Je crois avoir vu le coin du carnet dépasser entre le siège et la console centrale, élabore Simon.

Ses yeux verts n'ont pas cessé de me scruter. Imperturbablement. Malgré mon accusation. Malgré l'interruption de son frère. Malgré qu'il me pointe l'endroit du doigt.

— Est-ce que je peux voir sans que tu essaies d'effectuer des attouchements sexuels supposément innocents ?

Il lève ses deux mains à la hauteur de ses épaules pour se blanchir, puis s'éloigne du véhicule. De moi.

Je me penche encore dans mon Jeep pour vérifier sa supposition et me ressaisir. Son toucher et sa voix près de mon oreille m'ont sérieusement déconcentrée. J'ai réagi trop fort. Cet enquêteur, habitué à analyser les réactions des gens, le sait certainement.

Je glisse ma main à l'endroit indiqué. Je sens effectivement le coin rigide du document.

— J'y touche ! crié-je.

La portière du côté passager s'ouvre. Le grand brun examine ma tentative d'extraction.

— Il est coincé ! déploré-je.

— Je peux m'en occuper, mais je n'ose pas m'avancer pendant que tu t'y trouves. Tu pourrais croire que nos têtes se touchent volontairement et m'accuser d'une agression capillaire, me nargue-t-il.

— Un toucher sur des cheveux est un acte pas mal moins compromettant et sexualisé qu'un empoignement de fesses.

— C'était le bas de ton dos. Que mes mains ont effleuré une demi-seconde.

Au son de la porte de la maison qui s'ouvre et se referme, il regarde brièvement derrière lui. Mes sœurs marchent vers nous, précédées par Vincent, qui doit être allé les avertir de notre découverte.

— Va saluer les filles, je vais m'occuper de ton passeport.

Je le fixe deux secondes, puis me retire du véhicule.

Je fais un câlin à Zara.

— Appelle-nous dès que tu atterriras.

— Je serai fatiguée.

— Donne-nous signe de vie, dicte Kaciane d'un ton sans équivoque.

— Je ne dormirai pas tant que tu ne nous auras pas appelées, renchérit la rousse.

— Il sera trois heures du matin ici!

— Je sais. Mais je veux savoir que tu vas bien, rétorque la cadette.

— Ton *chum* t'a dit qu'il n'y a aucun danger pour mon cœur. Tu ne lui fais pas confiance?

— Totalement. Mais je veux ta confirmation qu'il avait raison.

— Je vais vous envoyer un texto. Je ne veux pas vous réveiller.

— OK, abdique Kaciane. Message texte cette nuit. Appel durant la journée demain. Promets-le.

Je soupire.

— Je vais le faire, je n'ai pas besoin de le promettre!

Je roule les yeux d'impatience. Imperturbable, Kaciane maintient son regard.

— Tu sais ce que je pense des promesses ! rajouté-je.

— Ils l'auraient tenue s'ils avaient pu.

L'affirmation de l'aînée combinée aux yeux émus de Zara me vainquent.

— Je vous le promets.

Je regarde intensément mes sœurs à tour de rôle pour sceller mon engagement.

Simon me remet le document officiel canadien. Je lui fais un bref hochement de tête en signe de remerciement.

— Salue la tour Eiffel pour moi, la belle-sœur, me lance Vincent.

— Ai-je l'air d'une femme qui ira se planter parmi la meute de touristes pour voir de près l'emblème le plus popularisé dans le monde ?

Il balance la tête en signe d'assentiment. J'amorce un mouvement vers la résidence.

— Vous pouvez retourner à vos vies. Je veux accomplir une dernière chose avant de partir. Quand je ressortirai de la maison, je ne veux voir personne me saluer comme si je prenais un vol vers ma mort.

Après des derniers au revoir, mes sœurs prennent des directions opposées. Devancés par Simon, Kaciane et Vincent longent le côté de la demeure pendant que Zara marche vers son auto garée dans la rue. J'entre dans la maison, puis je me rends à la porte-fenêtre de la cuisine d'où j'observe mon aînée et les deux frères traverser la cour arrière. Au moment où ils pénètrent dans la résidence située de l'autre côté de la rue, je sors et me dirige vers la grange. J'entre dans le vieux bâtiment où j'ai joué fréquemment durant les années naïves de mon enfance. Dès que je pose les pieds sur les planches de bois

inégaux qui recouvrent le sol, mon regard se porte sur le dessus du vieux réfrigérateur. Sur la petite boîte où sont gravées trois fleurs.

L'urne contenant les cendres de mes parents.

— Je sais que vous auriez aimé me voir partir, et vous me voyez, là. Ou pas. Sûrement pas. — Je roule les yeux. — C'est débile comme idée, mais je veux croire que vous voyez ce que votre petit bouledogue blond est devenu. Que vous sachiez que, à Paris, je serai entourée de gens de votre trempe.

L'émotion me tenaille l'estomac.

— Par contre, malgré ma réussite professionnelle, je n'ai pas plus de patience qu'avant. Même que l'agressivité naturelle que je portais quand vous étiez vivants s'est transformée en rage à votre mort. Heureusement, vos deux autres filles possèdent des traits de caractère plus équilibrés. Bah ! Je parle à une boîte !

Je soupire de découragement face à mon comportement. Et de frustration de ne pas pouvoir les entendre me répondre.

— Je veux juste vous dire que je sais que vous auriez aimé être là aujourd'hui avec moi. Et que même si c'est le premier vol que je prends depuis que vous êtes... partis, il va bien se passer, comme tous les autres que j'ai vécus après celui qui avait mal tourné. Je penserai fort à vous. Bye !

Je baisse la tête. Je me sens complètement folle de leur avoir parlé à voix haute malgré toutes les fois où je leur ai parlé dans ma tête. D'autant plus que je ne m'étais jamais déplacée jusqu'ici pour m'exprimer mentalement.

Bouillonnante d'émotions, j'ouvre la porte de la grange. Mon regard se pose instantanément sur l'homme qui m'a fait frissonner plus tôt. Se tenant à quelques pas du bâtiment, une main dans la poche avant de son jeans, la tête légèrement inclinée, Simon me fixe intensément.

— Tu viens t'excuser de m'avoir tripotée ?

Je referme la porte.

— Tu voulais les saluer ? Tes réactions physiques pendant le vol t'inquiètent réellement ?

— Tu m'épies ?

— J'étais curieux de savoir ce que tu avais tellement besoin d'accomplir avant de partir.

— Tu es fier d'avoir pénétré mon jardin secret ?

— Je ne suis pas entré.

— Je t'aurais frappé.

— Tu aurais essayé, rectifie-t-il.

— Pourquoi es-tu encore ici ?

Mon ton feint la lassitude.

— Pour te souhaiter un bon voyage.

— Tu l'as déjà fait.

— Non.

Je réalise qu'il a raison. Il est le seul qui n'y ait pas fait référence.

— Et pour clarifier le fait que tu es intéressée à moi. Un fait corroboré par ta réaction trop vive face à mon toucher.

Son ton est formel.

— C'est certain que j'ai réagi ! J'étais frustrée que tu l'aies fait exprès.

— Tu sais bien que c'était accidentel. Mais tu aurais aimé que ce soit prémédité. C'est pour cette raison que tu as réagi si fortement. Parce que tu en veux à ton corps de t'avoir trahie.

— Ne sois pas si sûr de toi, je suis juste en manque de sexe !

Le vent, qui porte des effluves d'herbe fraîchement coupée, m'oblige à replacer une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Garde ton manque pour ton retour, laisse-t-il tomber après avoir suivi des yeux le mouvement de ma main.

Enfin! Un signe qui démontre son intérêt pour moi et qui m'offre la chance de prendre le contrôle. Comme je suis habituée à le faire avec les hommes. Il est inconcevable que je lui laisse le plaisir d'apprendre qu'il a été perspicace. Surtout que son regard est plus analytique que jamais.

— Si tu penses que je vais attendre! Tu vois comme je suis allumée. Même toi tu peux me faire de l'effet. Je vais baiser à Paris, c'est garanti!

— Même si tu baisses avec un homme, c'est moi que tu auras en tête.

— Mais c'est sa queue que j'aurai en moi!

Il tique. Notre relation a toujours été empreinte de cynisme, principalement de ma part, et ce, depuis qu'il est entré dans ma vie en aidant Vincent à retrouver Kaciane. Depuis ce jour, nous nous énervons. En fait, il m'a toujours énervée. Car je n'ai jamais réussi à prédire ses comportements à mon égard. À le contrôler. Sa patience lorsque je lui lance des piques et son indifférence envers moi me fouettaient constamment. Car aucun homme n'a l'habitude de me résister. Jamais aussi longtemps que lui. Même si je croyais prendre plaisir à le voir tomber sous mon charme – advenant ce jour –, je ne sens pas que je gagne quoi que ce soit présentement. J'ai plutôt l'impression de pouvoir perdre. M'y perdre.

— C'est facile de donner ton corps, mais je sais que, dans ta tête, c'est avec moi que tu feras l'amour.

— Faire l'amour avec sa tête, c'est beaucoup trop intellectuel pour moi!

— C'est pour cette raison que tu fermeras les yeux. Pour imaginer que ce sont mes mains qui s'amuse sur ton corps.

— Ne crois pas si bien me connaître, l'amant pourvoyeur d'orgasmes multiples! nommé-je, frondeuse.

Simon nous avait déjà expliqué sa technique qui consiste à offrir trois orgasmes à la femme avec qui il passe la nuit pour s'assurer qu'elle ne simule pas au moins l'un d'entre eux. Malgré l'humilité dont il avait fait preuve lorsqu'il avait émis ces propos, j'y faisais souvent référence en leur allouant une connotation prétentieuse. Ou irréaliste.

— Ça fait deux ans que je te connais, que je t'observe par déformation professionnelle.

— Ça ne te donne pas accès à ma tête.

— Pas complètement. Mais en grosse partie, oui.

Un combat psychologique s'installe entre nous. C'est à savoir qui osera se commettre le premier.

— Bon voyage, Maëlle.

Il s'éloigne.

— Simon!

L'homme dépassant le un mètre quatre-vingt-cinq se retourne.

— Et si je ne le fais pas?

— Penser à moi? plaisante-t-il.

— Baiser.

Il plisse les yeux, fasciné. Puis, il se rapproche à pas lents. Les pas typiques d'un loup qui s'avance vers sa proie.

— Pourquoi tu ne baiserais pas, Maé, alors que tu viens de m'avouer ton manque flagrant de sexe?

Depuis qu'on se côtoie, ou plutôt qu'on se tiraille verbalement, c'est la première fois qu'il utilise mon surnom.

— Si je ne baise pas là-bas, qu'est-ce que je mérite ?

Il arrête son visage à dix centimètres du mien. Je le défie du regard d'approcher encore plus.

— Tu assisteras à un congrès bondé de personnes prospères. Disponibles. Pour quelques jours du moins. Qui entendront parler de sexe chaque jour. Comme tu es bien consciente de ton *sex-appeal*, tu sais que tu seras une des premières à se faire chasser. Si tu as dit vrai plus tôt en mentionnant pouvoir être allumée par n'importe quel homme, pourquoi t'en empêcherais-tu ?

— Le congrès portera sur le sexe. Il sera plus facile de baiser là-bas que de trouver un taxi à l'aéroport.

— Donc, le défi n'est pas assez intéressant pour toi, comprend-il.

J'incline la tête et je fais une légère moue d'approbation.

— Mais le désir sera quand même présent, concédé-je.

— Et qu'est-ce qui te retiendrait de coucher avec un beau médecin là-bas ?

— C'est ce que je te demande !

Il me déstabilise avec sa façon de reprendre le contrôle de la situation.

— Tu veux une récompense ?

J'acquiesce en souriant. Car même si mon incapacité à diriger la conversation m'irrite, j'adore jouer mentalement avec cet homme.

— Si tu tiens ta promesse...

— Je n'ai pas fait de promesse, j'ai émis une hypothèse.

Il avance sa bouche près de mon oreille. Son souffle effleure ma peau.

— Si tu pratiques l'abstinence, je te promets de t'acheter un vibrateur plus performant que celui qui est dans ta table de chevet, me nargue-t-il.

— Va te faire foutre !

Il demeure immobile devant moi. L'amusement danse dans son regard.

— Mon toucher sera volontaire cette fois-ci, avertit-il d'un ton sérieux.

Ses yeux verts bifurquent légèrement vers la droite. Délicatement, il pose ses doigts au-dessus de mon oreille qu'il contourne en y accrochant ma mèche rebelle qui virevoltait encore au vent. Puis, ses yeux replongent dans les miens.

— Fais-moi une vraie promesse, déclare-t-il.

— Pourquoi ?

— Une personne normale demanderait plutôt « laquelle ? ».

— Tu sais que je ne suis pas normale, banalisé-je. Pourquoi ?

— Parce que tu en as envie.

Je le toise. Il attend que je lui démontre mon désir d'embarquer dans son jeu.

— Bonne semaine, Simon !

Satisfaite de ne pas lui avoir donné raison, je marche en direction de la résidence.

— Si tu baisses à Paris, promets-moi de le faire strictement avec ton corps. Et de me confirmer que tu as pensé à moi.

Dès les premiers mots, j'ai stoppé mon éloignement. Je me tourne lentement en prenant conscience de ce qu'il me demande, de l'anormalité de sa requête.

Plus d'un mètre nous sépare.

— Tu veux vraiment que je te mentionne le nombre exact d'hommes avec qui j'aurai couché?

— Parce que tu admetts finalement que tu penses à moi avec chacun d'eux? rigole-t-il.

Il marque un point. Je me suis encore fait avoir.

— Je vérifie simplement les conditions de la promesse que tu crois pouvoir m'arracher.

— Je veux qu'à ton retour tu m'avoues que, lorsque tu fermais les yeux, c'est moi que tu imaginais collé à ton corps.

— Un homme normal demanderait que je ne couche pas avec un autre mâle s'il était intéressé à moi.

— Il faut croire que je ne suis pas si normal, moi non plus!

Le sourire qui éclaire son visage est attirant.

J'aurais le goût de marcher vers lui pour l'embrasser. Pour l'obliger à réagir à ma présence. Pour le sentir durcir pour moi. Pour constater qu'il n'est pas indifférent au magnétisme que je perçois entre nous. Pour me prouver que je ne suis pas folle d'être captivée par cet homme dont l'intérêt demeure énigmatique.

— Je n'aime pas faire des promesses.

— Pourquoi?

Le ton qu'il a utilisé pour poser cette question révèle son envie réelle de comprendre les raisons sous-jacentes à mon mépris.

Un silence s'éternise durant lequel il attend visiblement que je prononce les mots qui m'engageraient envers lui. Mais que je ne lui donne pas le plaisir d'entendre.

— Je dois y aller.

Mais je reste sur place.

— Amuse-toi bien à Paris, conclut-il.

Il se tourne. Je le regarde s'éloigner vers le fond de la cour.

Je voudrais qu'il m'exige l'abstinence. Qu'il désire que j'arrête de le torturer avec des images mentales de mon corps nu contre un autre.

Mais il ne semble pas réellement affecté par ces pensées.

Contrairement à moi. Car je sais que la personne que j'aurai en tête si je baise, ce sera lui. Indéniablement. Surtout qu'il m'a démontré son intérêt. Un certain intérêt.

Avec lequel il m'a attachée.

Par la promesse qu'il m'a demandé de lui faire. Car même si je ne lui ai pas répondu, son souhait m'a liée à lui.

Physiquement. Mentalement.

Et j'aime cette idée.

Autant que je la déteste.

Lundi 20 août - 18:03

J'observe la porte de garage de l'hôtel adjacent à l'aéroport qui s'ouvre devant moi. Avant même qu'elle ait terminé de s'enrouler, je fonce dans le stationnement souterrain. Je suis reconnaissante au comité organisateur du congrès de m'avoir réservé un emplacement dans cet endroit. Je n'ai pas à tourner pendant de longues minutes dans le stationnement étagé extérieur, derrière un traînard qui freine toutes les trois secondes, croyant avoir aperçu une place libre dans la rangée suivante. L'atmosphère feutrée de ce lieu devant être réservé souvent des mois d'avance me plonge déjà dans l'expérience privilégiée que je vivrai dans les prochains jours.

J'avance lentement, à l'affût d'une place libre. Personne ne marche ni ne circule sur le sol bétonné. Le plafond et les nombreuses poutres séparant les sections sont aussi en béton poli. Des luminaires en forme de bols inversés sont suspendus à égale distance en ligne droite. Ils contiennent une seule ampoule chacun, créant ainsi un éclairage intime.

J'aperçois un véhicule utilitaire sport de marque BMW qui s'extirpe de son emplacement au bout de la rangée dans laquelle je conduis. Je poursuis mon chemin jusqu'à cet endroit et j'attends que le conducteur termine sa manœuvre de recul dans l'espace exigü du bâtiment. Nous échangeons un bref regard lorsqu'il passe près de moi. Contrairement à ce que je croyais en apercevant ce VUS parfait pour loger une famille, l'homme, portant une casquette, est jeune. J'évaluerais son âge à l'orée de la trentaine. Une différence maximale de quatre ou cinq ans avec ma mi-vingtaine.

Dès que mon Jeep est immobilisé, je vérifie les messages textes que j'ai vus s'afficher du coin de l'œil pendant que je roulais. Le premier provient de Richard, mon patron.

Cet homme dans la cinquantaine est certainement dans son bureau vitré à l'heure actuelle. Son antre professionnel est situé sur le même étage que le mien chez Pharma-Rok, la compagnie pharmaceutique qu'il a fondée il y a plus de vingt-cinq ans et qui trouve refuge dans un bâtiment moderne de trois étages qui surplombe l'autoroute 40 à Kirkland. Aimant s'entraîner en matinée dans le luxueux complexe de condos où se trouve son pied-à-terre en semaine – sa résidence permanente et préférée est à Sainte-Adèle –, il arrive toujours au bureau vers neuf heures, un moment où l'entreprise fourmille d'employés. Mais je sais qu'il travaille jusqu'à l'heure où ces mêmes employés ont tous réintégré leur vie personnelle. Depuis longtemps. Car je l'ai fréquemment salué après vingt heures en quittant moi-même mes fonctions de directrice des communications.

Je réponds à son message dans lequel il me souhaite de passer une bonne semaine en sol parisien.

Les murs de la salle de l'hôtel où se déroulera le congrès seront similaires à tous les autres murs, que je sois à Paris, à Barcelone ou à San Francisco.

Après avoir expédié ce texto, je vérifie les autres messages. Mes sœurs m'en ont chacune envoyé un dans une conversation visible pour nous trois.

Bon vol, on t'aime !

Amuse-toi... avec prudence.

Je fais suite au message écrit par Kaciane.

Tu parles des condoms, là ?

Dès que je l'envoie, une réponse entre de la part de mon *boss*.

Mais la vue sera superbe lorsque tu sortiras de l'hôtel.
À moins que tu planifies demeurer dans ta suite le soir ?

Souriante, je m'empresse de répondre à celui avec qui j'ai développé une relation franche et ouverte depuis ma promotion à la direction.

Pour travailler, bien sûr. Tu sais que je suis une employée modèle.

Ne travaille pas seule au moins un soir sur deux. Je te rappelle que tu es célibataire. Profites-en !

Richard a des jumeaux qui œuvrent chez Pharma-Rok depuis l'acquisition de leur diplôme universitaire, l'un étant détenteur d'une maîtrise en finance appliquée et l'autre, d'une maîtrise en gestion. Ils font la fierté de cet homme qui a démarré son entreprise avec des moyens bien modestes. Richard a travaillé tellement d'heures pour hisser sa compagnie au rang des entreprises pharmaceutiques les plus respectées qu'il en a perdu son épouse aux mains d'un compétiteur de l'Ontario, où son ex-femme est allée s'établir au moment où leurs fils commençaient leurs études collégiales.

Un message de Kaciane entre à son tour.

Je parle d'analyser tout homme qui serait intéressant pour toi.

Son conseil me fait penser à Simon. Lui a-t-il parlé après être venu me voir à la grange ?

Simon.

Je tape son prénom, prête à lui écrire un texto. Mais je ne sais pas quoi. Sur quelle corde dois-je jouer ? L'habituel sarcasme présent entre nous ? Ou quelque chose de différent qui l'interpellerait et lui offrirait la possibilité d'entrevoir mon réel intérêt ?

Les propos qu'il a tenus ont déclenché des images dérangeantes qui m'ont suivie tout le long du trajet pour me rendre ici.

Je me décide à lui écrire seulement quatre mots. Qui détiennent une puissance incontestable. Pour moi. Pour nous. Car ils ont le pouvoir de changer notre relation.

Je te le promets.

Malgré la fébrilité qui m'envahit à l'idée de voir apparaître sa réplique, j'éteins mon cellulaire. Je poursuivrai cette conversation ainsi que celle avec mes sœurs lorsque je serai assise dans l'aéroport à attendre l'embarquement dans mon avion.

Je descends de mon véhicule et me rends à l'arrière, où je constate que la BMW qui était préalablement garée dans mon emplacement s'est immobilisée quelques mètres plus loin. Lorsque j'ouvre la porte donnant accès à mon coffre, un mouvement vers ma droite attire mon attention. Le camion fait marche arrière. La main sur ma valise, j'examine le VUS qui s'arrête à ma hauteur. Le conducteur en sort.

L'homme est effectivement dans ma tranche d'âge. Le *look* qu'il arbore avec son pantalon de jogging stylisé, son *hoodie* et sa casquette est charmant. Attirant. Tout autant que le sourire qu'il m'offre.

— Besoin d'aide avec ta valise ?

— Je peux me débrouiller.

Je la soulève. Lorsque je la pose au sol, l'homme est tout près de moi, la main sur mon bagage pour tenter d'amortir le poids.

— Départ pour quelle destination ?

Sa proximité m'informe que la gomme qu'il mâche nonchalamment est à saveur de cannelle.

— Certainement pas la même que toi puisque tu viens de revenir.

— Bon point. Mais tu reviendras ici un jour, non ? Tu devras bien retrouver ton Jeep à un moment donné !

Je l'examine. Il est bel homme. Yeux noisette, cheveux auburn, corps ferme. Vu le désir que Simon a fait monter en moi un peu plus tôt, je pourrais considérer une baise pré-vol. Question de me détendre. Mais l'image de l'enquêteur est farouchement imprégnée dans ma tête. Il m'enrage de m'avoir séduite ainsi juste avant mon départ.

— Excuse-moi, j'ai un vol à attraper pour une destination plus intéressante que ce stationnement.

Frustrée de l'emprise mentale de Simon, je pose ma main sur ma valise pour en extirper la poignée.

Le bras de l'inconnu m'entoure brusquement le cou.

— Désolée, belle blonde. Destination différente de celle que tu avais prévue.

Je voudrais crier, mais sa prise m'empêche d'émettre un son en plus de bloquer l'air. Je sais que je possède peu de temps avant de perdre conscience. Je soulève un bras pour l'agripper à la nuque tandis que je replie l'autre, prête à lui enfourner un coup de coude dans les côtes. Des techniques que j'ai répétées lors de mes cours d'arts martiaux mixtes. Mais malgré mes compétences, je ne réussis pas à agir froidement comme je m'étais exercée à le faire. Mon corps ne répond plus. Je me sens sombrer malgré mon désir foudroyant de demeurer consciente. Sans avoir réussi à compléter ma riposte.

Je m'enlise dans la noirceur.

Où rien n'existe.

Ni mes sœurs.

Ni Simon.

Ni moi-même.